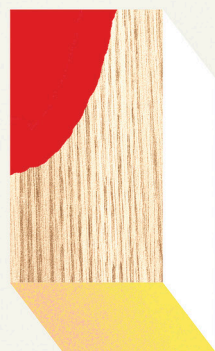


ARTHUR LOCHMANN

La vie solide

La charpente
comme éthique
du faire

PAYOT



Arthur Lochmann a délaissé ses études de droit et de philosophie pour devenir charpentier. En apprenant le métier, il a découvert des gestes, des techniques et une pensée de la matière qui ont transformé son rapport au monde.

Ce récit d'apprentissage plein d'humilité entremêle souvenirs de chantiers et réflexions sur le corps, le savoir et le travail aujourd'hui. Avec une langue limpide et élégante, l'auteur montre comment la pratique de cet artisanat lui a donné des clés précieuses pour s'orienter dans une époque frénétique.

Parce qu'apporter du soin à son travail, c'est déjà donner du sens à son action ; qu'apprendre et transmettre des savoirs anciens, c'est préserver un bien commun ; et que bien bâtir, c'est s'inscrire dans le temps long : la charpente est une éthique pour notre modernité.

ARTHUR LOCHMANN

La vie solide

La charpente
comme éthique
du faire

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

En couverture : *Wood party* © Mathieu Clauss

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019

ISBN : 978-2-228-92273-9

À la Tournée du coq.

« Trop désorientés pour ranger les positions le long de l'axe qui allait de l'ancien au nouveau, du Local au Global, mais encore incapables de donner un nom, de fixer une position... »

Bruno LATOUR, *Où atterrir ?*

PROLOGUE

Six heures dix-sept. Mon téléphone sonne bien avant mon réveil. C'est David, le chef d'équipe : « Un méchant orage arrive sur Toulouse. Je suis en route pour le chantier. Ramène-toi, il faut qu'on bâche pour de vrai. » La veille au soir, la météo n'annonçait que du beau temps. Avant de redescendre du toit sur lequel nous travaillons, nous avons protégé à la va-vite. Cela ne tiendra pas la pluie d'été. Je saute dans mon pantalon, raide de crasse et de transpiration, j'enfile un pull et un ciré, et je me lance à vélo à travers les ruelles toulousaines. Le jour se lève à peine. Au sud-ouest de la ville s'approche une masse sombre et menaçante. Je pédale de plus belle.

Les premières gouttes se font sentir quand j'arrive au chantier. David est déjà sur l'échafaudage, il maîtrise une bâche qui bat dans le

vent. J'attrape ma sacoche et mon marteau restés sur le tas de bois et cours vers les échelles en rabattant ma capuche. La douche commence.

Au sommet du toit, debout sur les chevrons posés la veille, David déroule la bâche le long du faîtage. Il progresse lentement, pour bien la tendre et la fixer, concentré malgré la pluie et les bourrasques. « Ah, te voilà ! Occupe-toi de la cheminée ! » lance-t-il en me voyant arriver. Je saisis une deuxième bâche, un gros rouleau de scotch de toiture, et entreprends de mettre hors d'eau le pourtour du conduit. Le tonnerre gronde, la pluie redouble. D'un geste trop brusque contre la vieille zinguerie de la cheminée, je m'entaille la main. Ça pisse le sang. David, m'entendant jurer, termine rapidement le faîtage et vient à ma rescousse. « Pas de quoi se précipiter, c'est juste trois gouttes d'eau. »

Il termine le travail pour moi pendant que je presse mon pouce sur la coupure, puis, les cheveux trempés, collés sur le front, il me regarde en souriant : « C'est le métier qui rentre, comme diraient les vieux. Allez, viens, on va prendre un café en attendant que ça se calme. »

Il y a maintenant dix ans, dans une période de grande désorientation, je me suis inscrit en

Prologue

CAP de charpentier. Ce n'était pas par passion de la tradition, que je n'apprécie qu'avec modération. Ce n'était pas davantage par amour des lignes pures de l'architecture, qui m'indiffèrent. C'était encore moins par goût des échanges virils et musculeux. J'avais déjà eu parfois l'occasion de travailler sur des chantiers, aux vacances scolaires avec mon père, mais je ne m'y étais jamais reconnu une quelconque vocation. Rien de tout cela, donc. Après trois années de travail acharné en classe préparatoire et deux autres à l'université, je voulais pouvoir prendre le large sans m'inquiéter de la trésorerie. J'avais simplement besoin d'un gagne-pain. Le centre de formation d'Anglet, où j'habitais alors, avait des places en charpente et en électricité. La charpente l'emporta de peu. Ce fut l'une des meilleures décisions de ma vie.

À bien des égards, l'apprentissage de ce métier ressemble à celui des autres artisanats : on y intériorise des gestes, une langue, des méthodes, des exigences, et cela prend du temps. Mais la charpente est aussi une activité à nulle autre pareille. On y travaille le bois, ce matériau inépuisable dont on découvre aujourd'hui encore de nouvelles caractéristiques. On y mêle quotidiennement savoirs traditionnels et méthodes modernes pour construire de manière durable et

La vie solide

écologique. On y vit dehors, par tous les temps. Comme les vigneron ont la mémoire des climats qui ont fait chaque millésime, on se souvient des saisons. On se souvient aussi des chantiers qui rythment les années : ceux que l'on terminait tard l'hiver à la lueur des projecteurs halogènes ; ceux qui n'étaient que fêtes et bombances les soirs d'été, au pied du toit ; ceux qui auront coûté quelques cicatrices ou des frayeurs mémorables. Et, de tous les corps d'état du bâtiment, c'est le seul qui procure cette sensation première, essentielle, des espaces en train de prendre forme sous le ciel. C'est un métier immensément exigeant, une vie solide à laquelle on s'attache.

Mon parcours n'a rien d'exceptionnel. Nous sommes de plus en plus nombreux, au cours de nos vies modernes, à changer radicalement de trajectoire. Bien souvent c'est pour se lancer dans un métier artisanal. Faut-il y voir un « retour à l'artisanat », comme un point de rebroussement sur la courbe du progrès, vers des modèles traditionalistes, conservateurs et vieillissants ? J'en doute fort. Et mon expérience fut tout inverse. D'abord, parce que la charpente, comme la plupart des artisanats, est tout sauf figée. On y invente constamment, par

Prologue

les matériaux autant que par les méthodes de travail. Mais surtout, il m'est peu à peu apparu qu'un des facteurs de progrès pour notre époque, plutôt que la fuite en avant, c'est le réemploi d'anciens savoirs ou rapports au monde en combinaison avec les techniques modernes. La multiplication des nouveaux artisans, des fablabs, des microbrasseries, en ville comme à la campagne, en est le reflet. Les pages qui suivent entendent bien le montrer.

Et puis, dans notre modernité fragmentée, les expériences professionnelles les plus éloignées, loin de s'opposer, se complètent et s'enrichissent mutuellement si l'on parvient à leur donner du sens. En ce qui me concerne, la charpente, qui n'était d'abord qu'un moyen de subsistance, a rapidement pris une tout autre place dans ma vie. Si je travaille régulièrement sur des chantiers de charpente depuis dix ans, je ne suis pas « devenu charpentier » au sens où l'on endosse une identité et pratique un métier pour le reste de son existence. Mais en développant un rapport productif à la matière, en apprenant à inscrire mes actions dans la durée, en adoptant l'éthique artisanale du bien faire, j'ai trouvé des clés pour m'orienter dans notre époque frénétique.

La vie solide

Au fil des ans et des chantiers, j'ai acquis cette conviction : l'apprentissage et la pratique d'un artisanat sont un ensemble d'expériences, de méthodes et de valeurs adaptées aux défis individuels et collectifs de la modernité. Ce livre est une enquête résolument subjective sur ce qu'une telle culture peut apporter dans une vie d'aujourd'hui. Voici donc un récit d'apprentissage.

Le cœur au soleil

La beauté du mot *charpente*, cette forte chair en pente, sonore et franche, ne fut pas étrangère à ma décision quand je me suis inscrit en CAP. Et comme beaucoup de termes du bâtiment, c'est aussi un mot qui s'est diffusé dans la langue française pour désigner l'ossature des corps ou l'organisation d'un raisonnement. C'est un mot qui rayonne, et qui m'a attiré sans que je sache précisément dans quoi je m'engageais.

Je confondais notamment charpente et menuiserie. L'une et l'autre, cela était à peu près clair pour moi, sont des affaires de bois. Mais comme le rappelle discrètement son radical, la menuiserie est l'artisanat des *menus* ouvrages que sont les portes, les fenêtres, les parquets, les lambris et autres boiseries aux

noms merveilleux : plinthes et cimaises, impostes et astragales, bien d'autres encore... Le menuisier est le spécialiste des travaux de *petite cognée*, comme on a dit jusqu'au xvii^e siècle par opposition à la *grande cognée*, l'imposante hache des bûcherons et des charpentiers. Bien davantage que la charpente, la menuiserie a affaire à la diversité des essences. Elle tire parti des qualités esthétiques des différents bois, de leurs teintes, leurs veines et leurs grains, elle met un ordre humain dans leurs beautés brutes.

J'ai un jour assisté à l'une de ces opérations de sublimation. C'était à Bedous, au-dessus d'Oloron-Sainte-Marie, chez deux charpentiers menuisiers de la verte vallée d'Aspe. Dans les baraquements d'une ancienne colonie de vacances, ils partageaient un atelier lumineux. Serge était bonhomme et débonnaire. Il m'avait confié la taille des marches d'un escalier. Louis, bougon et las, la clope toujours au bec entre les machines à bois, semblait ne plus goûter de la vie que les exactitudes de la menuiserie. Louis était *mof*, ce qui, dans le monde des artisans, est la marque d'une insigne excellence. Cela veut dire qu'après avoir consacré de très longues soirées à réaliser un de ces chefs-d'œuvre pour lesquels l'expression « forcer l'admiration »

Le cœur au soleil

semble avoir été conçue, il avait reçu le titre de meilleur ouvrier de France dans son corps de métier. Puis il s'était réfugié dans ce creux de vallée, où il vivotait de son art. Il faisait des merveilles sans plus y prendre garde.

Le long des baraquements étaient stockées des planches de diverses essences. Des lots achetés à l'occasion et qui séchaient à l'air en attendant qu'on vienne les chercher pour leur donner une fonction. C'était du sapin et du chêne principalement, mais aussi du châtaignier, du noyer, du hêtre ou du frêne. Un matin, Louis m'avait demandé mon aide pour brasser ces plateaux. Il cherchait, quelque part dans leur enchevêtrement, une planche de cerisier dont il avait besoin pour remplacer la façade abîmée d'un tiroir de commode.

Après avoir déplacé la moitié du tas, nous avons fini par trouver une courte planche, épaisse de trois centimètres environ, enveloppée d'une couche de poussière. « Elle doit bien être là depuis dix ans celle-là », avait lâché Louis avec une esquisse de sourire, comme pour dire qu'il était heureux qu'elle serve enfin. En passant un coup d'air comprimé sur chacune de ses faces, j'ai découvert sa teinte rosée, son grain fin et ses ondes tourmentées. Un si

beau bois méritait bien de patienter quelques années.

Il s'agissait d'abord de refendre la planche, c'est-à-dire de la scier dans son épaisseur. On utilise alors la scie à ruban, une machine-outil qui fait courir une longue lame d'acier circulaire – le ruban – au centre d'une table métallique. Sur la table, à quelques millimètres du ruban, on place un guide contre lequel on placera la planche pour assurer une coupe rectiligne. Puis on pousse le bois vers la lame, qui grignote le milieu de la planche en crachant de la sciure. Quand le ruban a parcouru toute la longueur, la planche s'ouvre en deux comme un livre autour de sa reliure.

Il y a toujours quelque chose de profondément paradoxal dans le fait de découvrir l'intérieur de la matière. Des veinures nouvelles, jusque-là à l'abri des regards, enfermées dans le secret de l'épaisseur de la planche, voient le jour pour la première fois. À proprement parler, ce n'est déjà plus l'intérieur, puisque dans le même temps qu'on les révèle, ces motifs forment désormais deux faces extérieures. Mais ce sont deux faces intimement liées entre elles, chacune est le miroir de l'autre. Et dans ce lien simple et brut réside le petit miracle de la coupe : les motifs dessinés par les veines sont

Le cœur au soleil

symétriques par rapport à la tranche de la planche. En ouvrant ainsi la matière, on la dédouble et donne au résultat désordonné et illisible de la croissance du bois une structure symétrique. Je suis resté longtemps ébahi devant ce geste primaire, si simple et apparemment anodin, mais qui appose sur le bois un signe si caractéristique de l'humanité.

En charpenterie, il n'y a guère de place pour de tels raffinements. On y utilise les qualités constructives du bois d'œuvre pour les éléments structurels des bâtiments : les charpentes au sens restreint, c'est-à-dire les toits, mais aussi les solivages, les très actuelles constructions à ossature bois et leurs ancêtres les colombages, ou encore les coques des navires. Les œuvres de la charpenterie incluent également tout un répertoire de dispositifs éphémères en bois : des techniques d'étalement provisoire, des outils de levage, comme les « chèvres », ou encore les coffrages complexes que sont les vaux et les cintres, des structures courbes portant des voûtes ou des ponts en construction. Si, pour l'essentiel, ces techniques auxiliaires ont cédé la place aux outils et engins industriels, aujourd'hui encore des équipes de charpentiers spécialisés interviennent régulièrement, en